

# Destructions et restaurations de la cathédrale de Toul

## Constat et état des lieux rédigés en 1994 par Michel Hachet

Siège d'un évêché depuis la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, Toul possède une cathédrale placée sous le vocable de saint Etienne, proto-martyr. Dans le patrimoine monumental de la Lorraine, elle tient une place éminente. Elle est inscrite depuis 1840 sur la liste des Monuments Historiques. Lors du dernier conflit mondial, elle a subi de graves dommages auxquels il est progressivement porté remède. C'est l'histoire de ces destructions et restaurations, ainsi que le rappel de celles qu'elle avait précédemment connues, qui font l'objet de cette étude.

### 1) Présentation générale de la cathédrale de Toul

La cathédrale de Toul est un édifice gothique marqué par des influences champenoises, bâti de 1221 à 1524 pour l'essentiel. C'est une vaste église à trois nefs, dotée d'un large transept, d'un chevet vitré (sans déambulatoire) flanqué de deux tours à tribunes, et de deux tours de façade un peu plus importantes, également à tribunes. Ceux qui y pénètrent sont sensibles à l'harmonie de ses proportions, à sa luminosité et à l'élan vertical de sa nef principale ne possédant pas de triforium entre les grandes arcades et les fenêtres hautes, contrairement à beaucoup d'églises de la même époque, mais conformément au schéma le plus fréquent en Lorraine, où l'on préférerait depuis la période romane l'élévation sur deux niveaux. Elle a conservé en grande partie le plan et le programme architectural de l'édifice roman qui l'a précédée, largement diffusés dans toutes les provinces rhénanes et d'origine carolingienne. De graves dommages lui ont été infligés lors de la très meurtrière Bataille de Toul, livrée du 18 au 22 juin 1940, dont le pathétique récit a été publié par l'un de ses acteurs, Pierre Ordioni<sup>1</sup>. Différentes unités françaises réussirent malgré l'infériorité de leurs armements à tenir longtemps en échec les troupes allemandes, au prix de combats acharnés ayant entraîné de lourdes pertes de part et d'autre et d'importantes destructions du patrimoine architectural de Toul.

### 2) Destructions antérieures à 1940

Mais ce n'étaient pas les premiers dégâts infligés par la folie des hommes à la cathédrale de Toul. Lors de la Révolution, la totalité de la statuaire avait été détruite. Ainsi que l'historien Albert Denis le rapporte dans son ouvrage consacré à la Dévastation de la cathédrale de Toul<sup>2</sup>, des ordres venus de Paris, assortis de menaces, et rédigés dans le jargon particulier à cette époque troublée, amenèrent les magistrats municipaux à voter un crédit pour payer à cinq livres la journée des ouvriers chargés de détruire « les signes extérieurs de superstition : croix, figures, pierres, épitaphes et armoiries ». Les statues et les scènes sculptées furent toutes brisées ou enlevées à la fin de janvier 1794. Elles devaient être nombreuses sur cette façade de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Actuellement, les niches vides témoignent tristement de leur absence. Cette façade de style gothique flamboyant avait été édifiée pour remplacer l'antique massif occidental<sup>3</sup>, appelé « tour de Pibon »<sup>4</sup> et qui persista jusqu'à cette époque. On ignore jusqu'à présent, et c'est bien regrettable, où furent déposés les vestiges et déblais des statues brisées. Peut-être aura-t-on un jour la bonne fortune de retrouver fortuitement ces précieux fragments ainsi que ce fut le cas, voici quelques années, pour les têtes de la Galerie des Rois de Notre-Dame de Paris, brisées à la Révolution, mais qu'il est maintenant loisible d'admirer au Musée de Cluny...

Au cours d'un siège de quarante jours, en août et septembre 1870, que la ville de Toul soutint contre les Prussiens, les obus n'épargnèrent pas la cathédrale, qui eut à souffrir quelques dégâts. Ils furent réparés dans les années suivantes et ces travaux donnèrent l'occasion de remplacer dans le gâble surmontant la grande rose le Christ en croix et la Madeleine agenouillée, constituant actuellement la seule statuaire de la façade, en dehors de la figure du Pélican et des gargouilles.

Durant la Première Guerre mondiale, malgré la relative proximité du front et les fréquentes incursions de l'aviation déjà redoutables, l'édifice ne fut pas atteint.

Avant la Guerre de 1939, la cathédrale s'élevait au centre d'un quartier charmant et calme, aux rues

1 ORDIONI (Pierre). *Les cinq jours de Toul*. Robert Laffont, Paris, 1967.

2 DENIS (Albert). *La dévastation de la cathédrale de Toul pendant la Révolution*. Berger-Levrault, Nancy, 1901.

3 « Westwerk », selon le vocabulaire des historiens et archéologues allemands désignant ce type de construction, fréquent dans les

régions rhénanes.

4 Jacques Choux (abbé). *L'épiscopat de Pibon*, Nancy, 1952. Pibon, évêque de Toul de 1070 à 1107, avait été le constructeur de ce massif, qui était placé devant la nef de la cathédrale carolingienne du temps de saint Gérard, à hauteur de la troisième travée de la nef actuelle, dont il occupait toute la largeur et lui servait d'appui occidental.



tortueuses, bordées de maisons canoniales <sup>5</sup>. Dans les cours de celles-ci, s'épanouissaient quelques verdure de grands arbres. Cette apparente sérénité n'abusait pas les esprits et, mesurant les risques de voir éclater un conflit, les gens responsables de la sauvegarde du patrimoine prescrivaient la mise en sécurité des éléments fragiles de celui-ci. Mais tous les vitraux des églises de Toul ne furent pas déposés et mis à l'abri, comme dans bien d'autres villes, certains étant jugés « tardifs » et donc d'un intérêt insuffisant pour justifier cette précaution.

### 3) Les destructions de 1940

Lors de la déclaration de la guerre, la charpente et la toiture de l'édifice étaient l'objet de quelques travaux d'entretien. Il est à remarquer qu'elles n'avaient pas été sensiblement modifiées depuis leur construction au XVI<sup>e</sup> siècle et présentaient de ce fait un grand intérêt, révélant le talent de ceux qui l'avaient édifiée. Joignant solidité et légèreté, elles témoignaient d'un savoir-faire que les siècles postérieurs n'ont pas su conserver, compensant leur incapacité à concevoir des structures légères et économes de bois par une fâcheuse tendance à sur-dimensionner les éléments de la construction <sup>6</sup>.

Quatre mois plus tard, un premier désastre frappait Toul : le 23 décembre 1939, en pleine nuit, un incendie détruisait l'ancien Palais épiscopal édifié au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>7</sup>. Le 18 juin 1940 et les jours suivants, ce fut la Bataille de Toul, bataille violente, bataille meurtrière, comme nous l'avons dit. L'artillerie et les incendies endommagèrent ou détruisirent maints immeubles. La cathédrale ne fut pas épargnée et le feu lui causa, le 20 juin, d'énormes dommages. Non seulement toute la toiture fut la proie des flammes, mais encore le buffet d'orgue sur sa tribune ainsi que le beffroi des cloches de la tour Saint-Étienne, celle du sud-ouest, s'embrasèrent.



<sup>5</sup> Les membres du Chapitre, ou chanoines « cathédraux », habitaient des maisons groupées dans les rues proches de la cathédrale et autour du cloître.

<sup>6</sup> Henri Deneux. L'évolution des charpentes du XI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Revue « L'Architecte », Paris, 1927.

<sup>7</sup> Voir l'étude de Maurice Noël : Le palais épiscopal de Toul. *Le Pays Lorrain*, 1967, n° 3.

La tour, se comportant comme une véritable cheminée où s'engouffraient les gaz de combustion, fut calcinée, la pierre calcaire dont elle est bâtie portée à une très haute température se transformant en chaux, la rendant soluble dans l'eau des pluies qui, dans les mois suivants, ne manquèrent pas d'en amorcer la dilution. Le bronze des cloches, l'étain et les autres métaux des tuyaux de l'orgue liquéfiés par la chaleur vinrent se déposer en larges plaques au pied de la tribune <sup>8</sup>.

De ces maux qui tous étaient grands, le pire était sans doute la disparition complète de la toiture, qui laissait l'extrados des grandes voûtes à nu, exposé aux intempéries. Les photographies prises à cette époque du haut des tours de façade ou de leur voisinage montrent ce désolant spectacle de la cathédrale découverte. N'oublions pas dans quelle situation dramatique se trouvait alors la France, vaincue, occupée, soumise au rationnement de tous les biens de consommation. Les matériaux de construction : bois, tuiles, ciment et autres fournitures étaient bien difficiles à acquérir.

Toutefois, des mesures conservatoires furent rapidement prises. Tout d'abord, fut réalisé le sauvetage du métal récupérable : l'étain des orgues et le bronze des cloches. Ce n'est un secret pour personne que l'intérêt porté par les Allemands durant les guerres pour les métaux non ferreux. Les gisements historiques étant, dans la vieille Europe, pour la plupart épuisés depuis bien longtemps, ils cherchaient dans les pays qu'ils occupaient à s'en procurer pour alimenter leur industrie de guerre : cuivre pour les ceintures d'obus et pour les douilles, que bien souvent d'ailleurs ils devaient remplacer par d'autres métaux : ceintures d'obus en aluminium, douilles de cartouches en fer. Et l'on sait combien de statues de bronze furent ainsi réquisitionnées pour être fondues. Monsieur le Chanoine Guyon, alors curé-archiprêtre de la cathédrale, prit l'initiative courageuse de récupérer discrètement ces métaux, aidé de quelques jeunes paroissiens dont il était sûr. L'étain et les autres métaux provenant de la fusion des tuyaux de l'orgue construit entre 1751 et 1754 par le facteur Dupont et dont le dernier titulaire était Joseph Oury, ainsi que le bronze des cloches s'étaient déposés, mélangés à des débris de pierre, sous la tribune et à la base de la tour, en fragments informes ressemblant, selon un témoin, à du mâchefer. Précieusement collectés, ces métaux furent entreposés dans une petite sacristie juxtant à gauche le chevet de la cathédrale et ils ne furent extraits de leur cachette qu'après la fin de la guerre. Leur discrète disparition passa inaperçue de l'occupant.

#### 4) La toiture provisoire

La mise en place d'une toiture provisoire fut réalisée d'urgence dès l'année 1941. Il importait de ne pas laisser les voûtes exposées aux intempéries. Le parti fut donc pris de recouvrir l'édifice d'une toiture économique, en tuiles mécaniques placées sur une charpente de bois très simple, à faible pente. La mesure fut efficace et il est permis de regretter qu'elle n'ait pas été imitée en faveur de l'ancien palais épiscopal, lui aussi privé de couverture, et dont les maçonneries subirent durant plus de trois décennies l'outrage des éléments. C'est le Chanoine Guyon qui insista auprès de responsables des Monuments Historiques pour leur demander la pose de cette couverture rapidement et économiquement réalisée <sup>9</sup>. Elle n'était sans doute pas prévue dans la pensée de ceux qui en ordonnèrent la réalisation pour durer longtemps et pourtant, elle est demeurée en place un demi-siècle. Assez étanche durant les premières années, elle subit l'outrage du temps et laissa progressivement s'établir des « noues » et infiltrations préjudiciables aux maçonneries qu'elle devait protéger, ainsi qu'aux enduits qui les recouvraient.

#### 5) Dégâts et réparations de la tour Saint-Etienne

La tour Saint-Etienne, celle de droite de la grande façade, était partiellement écrêtée, fauchée en biais dans sa partie supérieure, et la pierre dont elle était construite était, nous l'avons dit, gravement endommagée par l'action du feu. Afin d'éviter qu'elle se fissure et menace de s'écrouler, on la ceintura d'un échafaudage qui subsista jusqu'à sa restauration, entreprise quelques années plus tard, nécessitant la patiente substitution des pierres que le feu avait dégradées par des pierres neuves copiées à l'identique. Elles étaient nombreuses, tant dans l'intérieur que sur l'extérieur de la tour. L'atelier dans lequel travaillaient les tailleurs de pierre et sculpteurs était installé sur le parvis, au pied même de la façade, entouré d'une palissade. Il interdisait l'accès du portail central et de celui de droite. Ultérieurement, il fut déplacé au pied de la tour, dans l'angle qu'elle forme avec le mur extérieur du nord-ouest du cloître. Les Toulousains ont retenu le nom de Dominique Bortoluzzi qui, avec ses compagnons, œuvra durant des années dans ce chantier de l'Entreprise Bourgogne-Franche-Comté, travaillant pour les Monuments Historiques <sup>10</sup>.

C'est au début de l'année 1985 que fut achevée la restauration de cette tour. Pratiquement toute sa partie octogonale a été refaite et cet énorme et patient travail

<sup>8</sup> Il y avait encore dans cette tour la roue d'un ancien appareil de levage, comportant un treuil couplé à une « cage d'écureuil ».

<sup>9</sup> L'ouvrage fut exécuté par l'entreprise France-Lanord et Bichaton.  
<sup>10</sup> Ultérieurement, elle devint l'entreprise Hory.

passait inaperçu des observateurs superficiels qui, depuis le sol, ne virent que la brèche du sommet se combler, sans soupçonner le remplacement des éléments calcinés d'un étage entier, de même que celle de la substance intérieure de l'ensemble de la tour, jusqu'au dallage.

### **5) La grande rose et la tribune**

L'incendie du buffet de l'orgue avait également été préjudiciable à la grande rose de la façade : ses remplages étaient calcinés ou brisés. Au cours de l'année 1959, d'importants travaux furent réalisés dans cette partie de l'église. Il fallut bâtir un solide massif pour supporter cette remarquable rosace d'un diamètre de neuf mètres et construire sur la tribune la cage destinée à loger l'orgue nouveau. Et c'est l'année suivante qu'après avoir remis en état la voûte surmontant le tablier de cette tribune, afin d'éviter toute chute des matériaux sur l'instrument, que l'on put entreprendre le remplacement de la totalité des remplages de la rosace.

Ces travaux admirablement programmés par l'Architecte en Chef des Monuments Historiques et exécutés par d'excellents tailleurs de pierre et d'habiles maçons progressaient dans une certaine discrétion, les échafaudages en masquant la réalisation, qui ne se manifestait au public que lors du démontage de ceux-ci. À l'automne 1962, la tribune et la rose étaient enfin dégagées.

### **6) La nouvelle sonnerie**

Le mutisme auquel la cathédrale de Toul avait été condamnée depuis l'incendie pouvait enfin cesser. Elle allait retrouver sa voix : celle de ses orgues et de sa sonnerie. Les cinq cloches fabriquées par la Fonderie Causard de Colmar et dont la bénédiction solennelle avait été donnée sur le parvis le 8 mai 1961, étaient installées dans la tour Saint-Etienne rénovée. Un solide beffroi y avait été construit : sur une base en béton occupant tout l'avant-dernier niveau, quadrangulaire, de la tour, il avait fallu édifier une robuste charpente en chêne, dans la partie octogonale. Ce beffroi à trois voies a donc reçu la nouvelle sonnerie.

Celle-ci, moins ample que celle envoyée à la fonte (hormis une cloche gardée pour l'alarme dans chaque tour) par les révolutionnaires, mais nettement plus imposante que celle détruite par l'incendie de 1940, qui n'en comptait que quatre dont la plus forte dépassait de peu les deux tonnes, se compose de :

- Léon, le bourdon, la du second octave, d'un diamètre de 1,92 m pour 4 884 kg ;
- Etienne : ré, 1527 kg ;
- Mansuy, fa : 955 kg ;
- Jeanne d'Arc, sol : 647 kg ;
- Marie au Pied d'Argent, la 3 : 457 kg.

Ce fut le 15 mai 1964 à 20 h 30 que l'on put entendre pour la première fois sonner les cinq cloches. Cet ensemble est l'un des plus beaux et harmonieux de France et le bourdon compte parmi les plus remarquables et des plus graves corps sonores que l'on puisse entendre, avec fort peu de rivaux, comme à Nancy (église du Sacré-Cœur), Saint-Nicolas-de-Port, Verdun (cathédrale) en Lorraine, Strasbourg (cathédrale), Colmar ou la basilique Sainte-Odile, en Alsace, les cathédrales de Châlons-en-Champagne, Reims et Troyes, en Champagne.

### **7) Le grand orgue**

Pour remplacer l'orgue Dupont du XVIII<sup>e</sup> siècle anéanti par l'incendie, l'Architecte en Chef des Monuments Historiques s'adressa à un facteur strasbourgeois, Swenkendel, qui réalisa entre 1960 et 1963 un instrument de soixante-quatre jeux à commandes mécaniques. Outre le pédalier qui pour sa part en actionne 15, le Positif en commande 12 et l'Écho 10, ce qui représente 4 800 tuyaux de dimensions et de matières diverses. C'est le 23 juin 1963 que l'orgue fut inauguré.

### **8) Autres travaux de restauration et d'amélioration**

Progressivement, la façade en son extérieur et l'espace intérieur qui en était proche dans la partie la plus occidentale de la cathédrale, celui dont les voûtes avaient été rénovées, se voyaient débarrassés de leur forêt d'échafaudages, mais il fallut attendre l'été 1973 pour pénétrer dans l'église par le portail central et par celui de droite. La cathédrale revivait et dans le même temps étaient menés dans le bras droit du transept les travaux de mise en place, après restauration, du retable de l'Adoration des Bergers. L'histoire de cette œuvre d'une grande qualité mérite d'être brièvement rappelée. Sculptée en 1689 par Ignace Robert d'après les dessins du Père Elie de Saint-Joseph, religieux carme, elle surmontait l'autel de la chapelle du Carmel de Pont-à-Mousson qui, vendue comme bien national lors de la Révolution, fut affectée à des usages profanes. En 1844, l'archiprêtre Delalle de Toul l'acheta pour l'installer dans une dépendance du cloître, prenant de ce fait le nom de Chapelle de la Crèche. Elle ne fut pas épargnée par les combats de juin 1940 et présentait dans les années suivantes un aspect pitoyable : statues brisées, dont les fragments gisaient sur le sol sans la moindre protection.

La décision fut prise de lui donner une place dans la cathédrale et c'est à l'occasion de la fête de Noël 1962 que l'on put pour la première fois la voir installée dans un contexte architectural permettant d'en apprécier la beauté. Et ce fut à l'emplacement que ce retable avait occupé durant un siècle que fut construite et ouverte au

culte en février 1965 la Chapelle Saint-Jean, conservant dans sa désignation le souvenir de l'antique baptistère Saint-Jean-le-Rond dont la localisation était proche <sup>11</sup>.

Dans les années suivantes, les travaux se poursuivirent par l'escalier de pierre de 134 marches donnant accès à la tour Saint-Etienne, et par la remise en état du haut des murs du transept et de la nef centrale dégradés par l'action conjuguée du temps, du feu et de l'eau, ce qui permettait de rendre praticable le chemin de ronde extérieur. Un réseau d'échafaudage donnait accès à ce chantier élevé et c'est à cette époque que furent remplacées maintes gargouilles brisées. L'une des plus remarquables, est celle du curé-archiprêtre Évano, au sommet de la travée sud de la nef la plus proche du transept, sculptée d'une manière truculente et dans la tradition médiévale par D. Bortoluzzi <sup>12</sup>. C'est à cet archiprêtre entreprenant que l'on doit tout de même la réussite des souscriptions grâce auxquelles le grand orgue et la sonnerie des cloches furent réalisés dans les années 1960. Il semble bien improbable que de telles entreprises puissent aboutir aussi aisément aujourd'hui.

Lorsqu'il était possible par l'examen du vestige de deviner ou reconstituer son aspect initial, le sculpteur, pour fabriquer la gargouille neuve s'en inspirait scrupuleusement. Mais lorsque seule était conservée la base de la pièce, bassin ou croupe du personnage ou de la bête, il devait faire preuve d'imagination. À partir du moignon de pierre subsistant qu'il avait descellé et descendu de sa haute position pour l'installer dans son atelier, il construisait au mortier mélangé de poudre de pierre un modelage qui lui semble cohérent avec le vestige conservé : homme ou animal dont l'allure, il faut le reconnaître, s'inspirait fort des modèles authentiques subsistant. La verve de l'artiste se donnait libre cours. La distance à laquelle devait être placé l'ouvrage terminé l'autorisait à l'ornier avec humour de détails que la convenance aurait rendu incompatibles avec une position rapprochée. Cette ébauche une fois terminée, il la soumettait à l'architecte et si celui-ci donnait son approbation, il en réalisait la copie en pierre pour lui donner sa place dans l'édifice. Et que devenait l'ébauche, l'esquisse préparatoire en ciment ayant servi de modèle à la réalisation définitive ? S'il vous arrive de vous promener dans les jardins des Toulais, vous aurez la réponse.

Ainsi lentement mais régulièrement la restauration de la cathédrale se réalisait et si les brèches de certaines verrières dont l'obturation n'était que progressive donnaient encore la voie à de désagréables

courants d'air, l'édifice reprenait vie, il retrouvait son âme, de splendides liturgies s'y célébraient, rassemblant des foules nombreuses et recueillies, tant il est vrai que l'harmonie et la majesté d'un tel édifice invitent à la contemplation des réalités spirituelles.

C'est en 1979 que se créa à Toul une association se donnant pour but la protection et la mise en valeur du patrimoine religieux du Toulais. Elle prit pour nom « Le Pélican », car cet oiseau est figuré au sommet d'un pinacle de la tour nord de la façade. On lui doit, entre autres, l'édition de deux prestigieux ouvrages <sup>13</sup>.

## 9) Réparations et travaux intervenus entre 1977 et 1994

Il serait fastidieux d'énumérer en détail les travaux considérables exécutés durant ces années : la Salle des Archives, au flanc sud de l'église, vit sa toiture réparée en 1978. En 1979, ce furent les contreforts et les arcs-boutants du côté nord de la nef. Le temps était venu d'envisager enfin la réfection de la couverture. Elle était programmée et depuis des années, des travaux préparatoires avaient été réalisés dans cette intention, car les combles provisoires de 1941 se dégradaient d'une façon inquiétante et l'opinion publique, ignorante des nécessités d'une programmation logique des travaux, s'en inquiétait avec quelque naïveté.

Pour amener à pied d'œuvre les matériaux nécessaires à ces travaux, on construisit, au printemps de 1980, à la croisée du transept, un échafaudage en tubes d'acier dans lequel fut installé un monte-charge. On ouvrit dans la voûte une trappe d'accès par laquelle les éléments de charpente tant en fer qu'en bois, les ardoises, les plombs et autres matériaux furent acheminés au niveau des combles.

Ce furent d'abord les deux tours du chevet qui reçurent leur couverture. Rappelons que ces tours avaient initialement été achevées, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une hauteur un peu inférieure à celle de leurs sœurs de l'ouest, mais d'une décoration moins fouillée, quoique encore de style flamboyant. Hélas, par suite d'un effondrement partiel de la tour sud (ou tour Saint-Paul) <sup>14</sup>, elles furent amputées de leur étage octogonal en 1561 et recouvertes d'une toiture affectant la forme d'un dôme quadrangulaire à arêtes. Ces combles furent refaits à l'identique et couronnés harmonieusement d'un épi en plomb doré, en 1981.

11 A. Villes, *La cathédrale de Toul. Histoire et architecture d'un grand édifice gothique en Lorraine*. Le Pélican, Metz, 1983.

12 Cet archiprêtre, réputé à tort ou à raison aimer l'argent et les femmes, est présenté en soutane et coiffé de la barrette, tenant sous lui fermement d'un bras une femme nue et dans l'autre main une

bourse bien pleine.

13 Bernard Humbert (dir.). *La cathédrale de Toul. Iconographie ancienne*. Le Pélican, Metz, 1981 ; Alain Villes, *La cathédrale de Toul...*, 1983.

14 Alain Villes. *La cathédrale de Toul...*, 1983, p. 200-201.

En même temps était restauré le portail donnant accès au cloître par la Place des Clercs. Ce bel ouvrage polychrome du XIII<sup>e</sup> siècle, alors sous étais, menaçait ruine, et le Pélican milita efficacement pour attirer sur lui l'attention des Monuments Historiques et obtenir sa réfection.

Les tranches suivantes des travaux concernaient les combles du chœur puis ceux du transept (1986) et de la nef. Lorsqu'on regardait l'édifice de profil, il était loisible de comparer les hauteurs des toitures puisque celle provisoire à faible pente et couverture de tuiles était encore en fonction pour la partie la plus occidentale, donc la plus proche de la façade, alors que le chevet et le transept avaient récupéré la haute toiture d'ardoises restituant celle que l'incendie avait anéantie.

Ces travaux se poursuivirent année par année, selon la progressive attribution des tranches de crédit. La couverture était pratiquement achevée à la fin de 1992. Au cours de l'année 1993, fut livrée la charpente du campanile qui doit reprendre place à la croisée du transept <sup>15</sup>. Elle fut durant les mois d'été présentée au public dans la cathédrale, puis mise en place mais protégée des intempéries par une enveloppe ménageant l'atelier des artistes œuvrant à l'habiller de ses plombs et de ses ors.

## 12) État de la cathédrale en 1994

Si l'on compare la situation de 1994 à celle de juin 1940, on mesure la somme des travaux accomplis et la qualité des restaurations programmées et ordonnées par divers Architectes en Chef des Monuments Historiques <sup>16</sup>, et exécutées par des entreprises dont la compétence ne peut qu'inspirer l'admiration. Des crédits considérables ont été dépensés pour ces réalisations. Leur énumération détaillée excéderait les limites de la présente étude.

Les Toulinois et les Lorrains peuvent exprimer leur gratitude à ceux qui les ont fournis. Mais à la date de 1994, cette œuvre était encore loin d'être terminée. Elle doit se poursuivre certainement durant bien des années encore. Nous avons vu que la réfection des toitures était achevée, leur étanchéité assurée, mais les infiltrations d'eau durant des années ont traversé les voûtes et altéré l'adhérence des enduits sur les maçonneries. Des fragments de tailles diverses se sont détachés, si bien qu'à la suite de la visite de la Commission de Sécurité un

arrêté municipal fut pris en février 1993, interdisant au public l'accès des collatéraux, du chœur et du transept et qu'un filet horizontal a été tendu au-dessus de la nef principale <sup>17</sup>.

Ajoutons que l'édifice est envahi par un nombre considérable de pigeons pénétrant par les trous des verrières qui n'ont pas encore été restaurées et par ceux qu'ils font ou qu'ils agrandissent dans celles qui l'ont été. Ces oiseaux, dont beaucoup nichent dans l'église, la souillent de leurs déjections. Actuellement donc, aucune liturgie n'est plus célébrée dans la cathédrale et les visiteurs pourtant nombreux n'accèdent qu'à une partie de l'édifice et malheureusement beaucoup avouent éprouver une certaine déception en y pénétrant.

## 13) Épilogue

Il n'est pas souhaitable de terminer cette étude sur une note pessimiste. L'ampleur des réalisations accomplies permet de nourrir notre espoir pour les années à venir. Il faudra réaliser, outre le crépi en enduit peint intérieur des voûtes et des murs, la réfection des vitraux, celle de la toiture du cloître, la Chapelle des Évêques, exceptionnel exemple d'architecture Renaissance en Lorraine, qui mérite toute l'attention des restaurateurs. Souhaitons que ces travaux puissent être entrepris et financés dans les meilleurs délais. Jusqu'à présent, une partie de ce financement a été attribuée au titre des Dommages de Guerre. Cette source vient de se tarir. Précisons aussi que malgré l'antiquité de sa fondation et la richesse de son histoire, la cathédrale de Toul demeure propriété communale. La Loi ne prévoit qu'une cathédrale par diocèse, c'est-à-dire par département, même si légitimement son pasteur porte le titre d'Évêque de Nancy et de Toul et peut à ce titre revêtir le surhuméral, vénérable attribut des successeurs de Saint-Mansuy <sup>18</sup>. Seule, la cathédrale de Nancy bénéficie du privilège d'être propriété de l'Etat.

Nous ne pouvons qu'exprimer le vœu que les travaux se poursuivent dans les meilleurs délais, pour permettre de redonner vie à la cathédrale, de lui restituer au plus tôt son rôle liturgique et celui d'accueil d'un nombreux public venant admirer un élément prestigieux du patrimoine architectural européen.

**Michel HACHET, 1994**

15 Réalisée par la Coopérative Ouvrière : « Les Charpentiers de Paris ».

16 Se sont succédés MM. Parisot, Pillet, Rocard, Colas et Algrin.

17 Depuis la pose de ce filet, on peut constater que les chutes de

matériaux semblent avoir considérablement diminué, se limitant à des fragments de très faible dimension, preuve que les voûtes ont cessé de se dégrader depuis le rétablissement de la grande toiture.

18 Gustave Clanché (abbé). *Étude sur le surhuméral des évêques de Toul*. Ligugé, 1926.